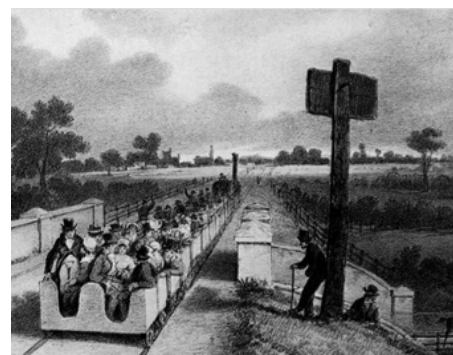


Prologue

Un son mécanique lointain, continu et doux.



La matinée du 15 octobre 1830
la ligne de chemin de fer Liverpool-Manchester
inaugure son premier voyage
devant le regard de centaines de curieux
qui sont arrivés de tous les recoins de l'Empire
pour contempler cette merveilleuse mécanique.

*On comprend maintenant que le bruit est celui d'une locomotive qui
avance vers nous sans se presser.*

Il s'agit
du premier véhicule,
de la première machine humaine
qui traverse bien décidée un paysage
exclusivement propulsée
par sa propre force motrice.

Il n'y a pas de chevaux ensanglantés qui halètent à son front,
il n'y a pas de rudes gaillards dans l'auberge
ni bœufs qui se cassent les côtes.
Il n'y a presque rien.

Le bruit de la locomotive se fait maintenant plus présent, plus fort.

Toute l'énergie,
toute l'énergie
dont a besoin la petite locomotive Northumbrian
pour avancer vers sa lointaine destination
est fournie par la nouvelle
et toute puissante
vapeur.

Dans ses mémoires
l'ingénieur américain John Bloomfield Jarvis
se souviendra de ce jour
comme celui de
« La fin d'une époque douloureuse et obscure.
L'amorce d'une ère lumineuse
qui allait révolutionner pour toujours
les relations sociales et commerciales du monde entier. »

Le son, qui continue à s'amplifier, se fait plus grave, plus sec.

Cette même matinée,
pratiquement à l'heure
où se met à rugir le Liverpool-Manchester,
une jeune novice se réveille sous les combles d'un couvent madrilène.
Sa chemise de nuit est sale,
en haillons.
Ses pieds et ses mains sont
couverts
de terribles
plaies sanglantes.
Elle se nomme María Josefa de los Dolores Anastasia de Quiroga y
Capopardo.
Bien que,
des années plus tard
elle occupera un sombre épisode de l'histoire d'Espagne,
elle sera connue sous son nom de bonne sœur :
sœur Patrocino.



Le son est devenu plus violent. Ce pourrait être celui du battement intense d'un fœtus lors d'une échographie.

Une fois remise,
María Josefa expliquera à ses sœurs
que cette nuit-là
le diable lui avait rendu visite dans ses rêves.
Qu'il l'avait prise dans ses bras
et s'était envolé avec elle jusqu'au Palais d'Aranjuez
où résident les rois.

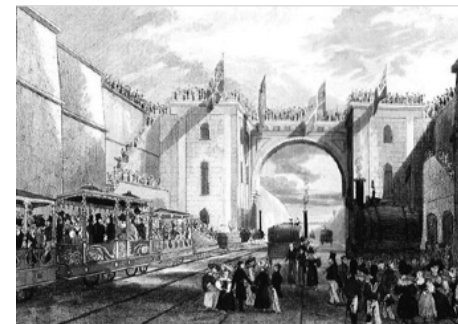
Elle leur dira
qu'elle est parvenue à voir l'intérieur des appartements royaux
à travers une grande fenêtre
et que là,
dans un petit berceau en or et fourrures
elle y a vu l'infante Isabelle ;



la fille fraîchement née du roi Ferdinand VII
et de sa nouvelle épouse Marie-Christine.
D'une voix faiblarde
mais claire,

María Josefa expliquera à ses sœurs
que c'est une enfant jolie.
Et le visage plein de larmes
elle répètera la révélation du diable :
« Regardez-la bien,
voici ma fille.
Un jour elle sera sur le trône
pour apporter le malheur au royaume et sur les chrétiens. »

Grand fracas, peut-être une explosion lointaine. Le bruit mécanique s'arrête brusquement.



À six heures du soir
le train fait son entrée dans la nouvelle gare de Manchester.
Il se met à pleuvoir des cordes
sur les gens entassés
dans les rues.
Bonne nuit
et merci d'être ici avec nous.

On entend la chanson El chacachá del tren de El Consorcio.

Acte 1

Le nouveau et l'ancien

Que vous n'ayez aucune passion pour les trains,
qu'ils ne vous intéressent en rien,
que vous les détestiez voire même qu'ils vous répugnent,
ne signifie pas que vous n'ayez pas besoin d'en connaître l'histoire.

Qu'il ne nous en déplaise,
ils font partie du paysage dans lequel nous vivons.
Et leur présence dans ce paysage,
tout comme celle des églises et des lacs artificiels,
tout comme les immenses champs de colza
ou des villes de province à moitié désertes,
n'a rien d'arbitraire.

Ils sont dans le paysage
parce que quelqu'un
les y a mis.

Pour cette raison
ce soir
nous essaierons de faire un exercice de mémoire,
dans l'espoir
aussi
de rendre justice.

Et oui,
nous allons beaucoup parler d'Isabelle II.

Nous allons parler de trahisons,
d'abus,
de glorieuses émeutes...
Nous allons parler d'amour
et nous allons voir au moins une image
de la reine d'Espagne en train de forniquer avec un âne.

Mais nous le ferons
dans le seul et unique but
de véritablement comprendre
l'histoire de nos chemins de fer.

J'espère ne pas avoir besoin de vous le rappeler plus tard.
Il s'agit
surtout
d'une histoire de trains.

Le commencement :
Nous sommes en 1828.
Après avoir été veuf trois fois sans aucune descendance
et se trouvant dans un état de santé lamentable bien connu de tous,
sa majesté le roi Ferdinand VII
épouse sa nièce,
la princesse Marie-Christine de Bourbon-Siciles.

Les médecins de la cour comptent
sur le jeune corps potelé
de cette dame palermitaine
pour donner un prince au royaume,
celui que les trois épouses précédentes
n'ont pas été capables de lui donner.
Et les médecins sont dans le vrai.
Bien que pas complètement.

Le 10 octobre 1830,
les journaux madrilènes publient :

« Sa majesté
a donné naissance à un héritier,
mais c'est une fille. »

La petite Isabelle-Louise de Bourbon et Bourbon-Siciles
est arrivée au monde au mauvais moment.

Et sa nature féminine s'avère être,
comme presque toujours,
un problème supplémentaire.

L'infant Charles Isidore,
frère cadet du roi
et oncle de la fillette,
vient de passer les dix dernières années
à se préparer pour occuper le trône
dans l'éventuelle hypothèse où Ferdinand
mourrait sans héritier mâle.

Et pendant ce temps
il a réuni autour de lui
une puissante clique de nobles absolutistes
et de riches propriétaires terriens
qui ne sont en aucun cas pressés
de voir arriver « la fin des temps obscurs ».

En revanche,
don Ferdinand bénéficie pour l'occasion
de l'appui desdits « libéraux » :
les classes bourgeoises, urbaines et,

dans certains cas,
intellectuelles.

Les partisans du « Nouveau Régime »,
de la souveraineté nationale,
de la constitution
et de tout ce genre de choses...

Cette nouvelle héritière fait le ravissement des libéraux,
ils voient en elle une alternative aux aspirations du redoutable
Charles Isidore
et, pourquoi pas,
un espoir légitime de changement et de renouvellement.

Face à la perspective d'une fin prochaine,
le roi promulgue la Pragmatique Sanction,
selon laquelle les femmes pourront régner
à condition de n'avoir aucun frère.
Les partisans de Charles supplient le roi de retirer cette loi indécente.
Ils essaient de le manipuler alors qu'il est fragile et fantasque,
ils manigancent même des plans rocambolesques
pour se défaire de cette enquiquineuse de princesse.

L'un de ces plans est,
vous l'aurez déjà compris,
celui des plaies sanglantes de sœur Patrocinio
et l'épisode
précédemment décrit
sous les combles du couvent.

Après une longue procédure judiciaire,
la conclusion fut qu'il s'agissait d'un frère carliste
qui avait convaincu la jeune femme
de s'infliger des blessures

et de tenir des propos venimeux
sur l'origine diabolique
de la petite Isabelle.

Le procès pour diffamation contre sœur Patrocinio
sera extrêmement célèbre dans les années 1830.
Tout particulièrement quand il sera de notoriété publique que l'avocat
de la défense,
le jeune libéral Salustiano de Olózaga,
n'est ni plus ni moins qu'un ancien petit ami de la bonne sœur.

Quelques années auparavant,
les deux étant alors très jeunes,
il parvint à lui demander sa main,
mais elle,
bien décidée à se consacrer à Dieu,
refusa son amour.

La destin fera
qu'avant la fin de leur vie
la bonne sœur et le libéral se croiseront à nouveau.

Mais n'allons pas trop vite.

